Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 16

Artikel: Lausanne, 16 avril 1870
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180826

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 16. Samedi 16 Avril 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 16 avril 1870.

La dernière campagne électorale a été, il faut le dire, bien longue, mais bien réjouissante à plusieurs égards. Jamais la vie publique ne s'est manifestée d'une manière aussi complète ; jamais les citoyens n'ont usé de leurs droits civiques avec plus de bon sens, de fermeté et d'entrain. A peine avions-nous joui de quelques jours de répit après les élections fédérales et cantonales, que déjà nous nous remettions à l'œuvre pour le renouvellement du conseil communal composé de cent membres.

Et encore le petit intervalle laissé aux électeurs après la nomination de nos députés ne fut-il point pour eux un temps de calme et de repos. Les uns épris de joie, étonnés même à la vue de succès qui avaient dépassé leurs espérances, épanchaient à droite et à gauche leur contentement et cherchaient à maintenir chez leurs partisans l'animation, le zèle et la persévérance nécessaires pour achever une partie si bien commencée.

Par contre, leurs adversaires, battus sur presque toute la ligne, étaient là stupéfaits, éperdus, se frappant le front et chacun attribuant à son voisin la faute que nul ne voulait avoir commise.

Leur désappointement était d'autant plus grand qu'il avait été précédé de deux victoires successives dans les élections fédérales. C'est sous l'impression de ces victoires et avec cette assurance que donne la fortune, — mais la fortune qui aveugle, — que s'élabora la liste dite « de l'Hôtel des Alpes. »

Oh ! si sous ce même toit qui avait abrité quelques mois auparavant le poète des *Châtiments*, les auteurs de cette liste avaient évoqué sa muse, parfois si sage conseillère, elle leur aurait inspiré plus de prudence, elle leur aurait appris à ne pas trop se confier en leurs succès :

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main.
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours malin qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme scrutin !

Oui, les *Alpes*, c'est grand, c'est beau, c'est hardi ; — mais comme leurs flancs sont abruptes, comme leurs sentiers sont périlleux et glissants ! Leurs cimes « blanches » sont éclatantes et semblent attirer tous les regards ; leur manteau immaculé semble vouloir dominer à jamais tout ce qui est au-dessous ; — mais vienne le doux printemps, vienne le vent chaud du 6 mars, la masse blanche se fond, les débris de roches roulent sur sa surface et la maculent ; l'eau agissant à la sourdine en mine la base, et bientôt la débâcle arrive, tout croule, tout descend, hélas !...

Et alors ceux qui jusque-là n'avaient point voulu croire au désastre, de s'écrier avec le poète :

Huit seulement ! — Seigneur votre droite est terrible !
Au premier tour déjà, vous fûtes insensible
Et sourd à nos revers.
Au second tour pas un !... Et, comble d'infortune,
La relative, hélas, n'en sortit qu'un de l'urne,
Un seul contre trois verts !

Au renouvellement du Conseil de la ville, même aspect dans les élections.

Pénétrés de cette idée qu'un grand revers est habituellement suivi d'un grand succès, et que la roue tourne ; rassurés, en outre, par l'absence des confédérés dans les élections communales, des hommes appartenant au parti libéral se réunirent en petit comité pour fixer le choix de candidats selon leur cœur. Ils apportèrent dans ce travail une telle habileté, des principes si larges, un esprit de tolérance si parfait qu'il s'en fallut de peu que leur liste ne restât complètement intacte, pure, blanche et vierge de toute élection.

Ce sont là de ces revers politiques certainement durs au cœur de ceux qui en sont les victimes, mais dont l'importance diminue si on les envisage sous leur véritable jour, et si l'on n'attribue pas au grand nombre ce qui n'appartient qu'à une infime minorité.

En effet, le *panachage* pratiqué sur une si vaste échelle par les électeurs libéraux ne donne-t-il pas la preuve que bien souvent une liste ne représente pas un parti, mais qu'elle n'est que l'œuvre de quelques-uns comptant sur la discipline de tous ? Evidemment.

Mais au temps où nous vivons on s'expose à de graves erreurs, à d'amères déceptions en comptant sur la discipline des partis, car les partis tendent chaque jour à s'effacer pour n'en former qu'un seul, pour marcher vers un but commun, le progrès.

Qu'est devenue, par exemple, l'aristocratie ?... Hélas elle ne présente plus chez nous que quelques débris épars, passant comme des ombres et se perdant au milieu de la société moderne. Et qui vous dira que les conservateurs d'aujourd'hui ne seront pas les radicaux de demain. Ne prennent-ils pas déjà le titre de libéraux ? Telle est la marche des

événements que nos conservateurs auraient été des démocrates redoutables sous le régime de 1830. Le progrès est tellement dans les esprits, il s'impose d'une manière si générale que si l'on rencontre encore des récalcitrants, des gens qui se rattachent aux vieilles traditions, ils n'osent du moins plus s'habiller des noms qui sentent le recul ou l'immobilité.

Et du reste le nombre de ceux qui s'arrêtent est très restreint; tout ce qui est jeune de cœur et d'esprit, tout ce qui suit avec intelligence le mouvement du jour, va de l'avant. Les indécis ne tiennent plus que par un fil à l'ancien système et ne demandent que l'occasion de passer avec le grand nombre dans le camp des idées nouvelles.

La tendance des esprits vers les améliorations sociales et politiques va toujours croissant, et il y a un besoin d'émancipation chez les classes populaires dont il serait imprudent et même inutile de ne pas vouloir tenir compte. Ce travail de transition se manifeste sous mille formes, sous mille affirmations diverses. En politique, nous voyons aujourd'hui des hommes du peuple, qui, par leur intelligence, par leur travail et par l'estime qu'ils se sont acquise, sont arrivés aux plus hautes charges. Les classes ouvrières, sortant de leur sommeil, ont compris qu'il était temps de prendre place au banquet de la vie; de fréquents congrès, où se discutent les questions sociales et politiques, des associations coopératives et de nombreux journaux font de cette masse de travailleurs, restée trop longtemps muette et passive, une véritable puissance avec laquelle l'autre moitié de la société doit compter. Dans d'autres domaines de l'activité et de l'intelligence humaines, dans les lettres, les sciences et les arts, qui n'étaient autrefois l'apanage que des classes riches, on voit aujourd'hui l'enfant du peuple prendre une place honorable, grâce aux soins donnés à l'instruction publique et aux sacrifices qu'on fait chaque jour pour en distribuer à tous les rayons vivifiants.

Ainsi nous marchons à grands pas vers un équilibre social que de nombreux sceptiques appellent encore un idéal.

On lit dans la *France médicale :*

« Hier, un modeste cercueil, suivi d'une foule de chiffonniers et de quelques chiffonnières, se dirigeait vers le cimetière Montparnasse. C'était le convoi du docteur Genson, qui, jadis homme du monde, et pourvu d'une belle clientèle, avait fini, grâce à l'abus des boissons, par descendre au rang de médecin des chiffonniers auxquels il donnait ses consultations sur le comptoir. Le docteur Genson a été conduit à sa dernière demeure par ses nombreux clients, qui avaient en lui la plus grande confiance; on a déposé son cercueil dans la fosse commune, et plusieurs discours ont été prononcés par un ex-notaire, un ex-avocat et un ex-sous-préfet, exerçant tous aujourd'hui la profession de chiffonniers. »

Dans une séance donnée à l'Hôtel-de-ville sur l'*hygiène des yeux,* M. le Dr Dufour a parlé des progrès inquiétants de la myopie au milieu des populations écolières. Une statistique dressée à Breslau par les soins d'un oculiste distingué, sur un ensemble de plus de 10,000 individus, constate que les écoles primaires comptent un dixième de myopes, les écoles industrielles un cinquième, les gymnases le quart, tandis qu'à la campagne le nombre des myopes n'est que de 2 %. Dans un même établissement, la proportion augmente sensiblement à mesure qu'on passe dans les classes supérieures. Si l'on songe que la myopie devient, dans la plupart des cas, héréditaire, on peut prévoir un moment où cette affection aura atteint toute une génération.

La cause principale se trouve dans l'habitude qu'ont tous les élèves en général de s'incliner sur leur table de travail. La tête, entraînée par son poids, finit par s'en rapprocher toujours davantage, position qui provoque le développement de la myopie en même temps qu'elle contribue à la déformation de la colonne vertébrale.

On emploie aujourd'hui dans quelques établissements d'instruction des tables qui, ne laissant aucun espace entr'elles et le banc, forcent l'élève à garder une position normale. La table de derrière sert de dossier et présente un renflement correspondant à la région lombaire. On a déjà pu constater les heureux effets de cette amélioration.

Lausanne a été, cette semaine, en pleine fête scolaire : dimanche, distribution des récompenses aux élèves de la Société industrielle et commerciale; mardi, promotions de l'école supérieure des filles; mercredi, promotions du collége et de l'école industrielle. Chaque année, nous voyons un plus grand nombre de parents manifester le prix qu'ils attachent à l'instruction de leurs enfants par leur présence à la cérémonie des promotions; c'est qu'aujourd'hui chacun sent davantage que dans les luttes que nous prépare l'avenir, force restera à ceux qui auront pour eux l'intelligence et l'habitude du travail.

La réunion des deux établissements cantonaux, collége et école industrielle, a permis ou exigé que les promotions se fissent, comme autrefois, dans notre belle Cathédrale. Mais, autres temps, autres mœurs! Ce n'est plus la cérémonie classique du *collége académique,* c'est une fête plus grande, plus populaire; la comptabilité et les langues modernes ont pris place à côté du latin et du grec; le champ de l'étude s'est agrandi, un plus grand nombre de jeunes gens y sont conviés, et, de cette noble concurrence, que résulte-t-il? Que dans chacun des deux courants d'études un plus grand nombre d'élèves entrent en lice.

Nos bâtiments actuels sont insuffisants pour recevoir les légions croissantes d'enfants qui viennent demander à l'école le capital intellectuel avec lequel ils pourront un jour vivifier leur travail; l'école industrielle en est réduite à se disséminer ici et là, en attendant qu'elle trouve sa place dans les nouvelles constructions qui ne tarderont pas à surgir; le collége aussi se trouve à l'étroit dans les antiques salles construites par Leurs Excellences. Chaque an-